

Le cheval et le chemin de fer

Dans la société préindustrielle, le cheval est considéré comme un animal d'une grande valeur qu'on emploie aussi bien pour les travaux agricoles que pour le déplacement des biens et des personnes. Mais l'avènement du chemin de fer, au milieu des années 1850, viendra concurrencer la suprématie de la plus noble conquête de l'homme et en transformer les usages.

Le développement du commerce et du réseau routier, au début du XIX^e siècle, avait conduit à un essor des communications, surtout pour l'acheminement du courrier, mais aussi pour le déplacement des gens d'affaires. Dans les Cantons-de-l'Est, on voit alors apparaître des réseaux de diligences « long-courriers » qui assurent le service postal et le trans-



La gare de la rue Denison, vers 1925, à Granby.
 (Coll. Germain Fortin)

port des voyageurs entre la vallée du Saint-Laurent et la frontière américaine. La *Eastern Townships Stage Line*, fondée vers 1845 par les frères William et John Cowie, de Granby, deviendra une des plus importantes de ces compagnies de transport. Or, avec la construction du *Stanstead, Shefford & Chambly Railroad* (SS&CRR), entre 1857 et 1862, qui relie les villes de Saint-Jean, Farnham, Granby et Waterloo et permet de transporter rapidement et à moindre coût un plus grand nombre de voyageurs et de marchandises, l'entreprise des frères Cowie doit réorganiser ses opérations. Elle le fait en remplaçant les trajets long-courriers par des lignes régionales destinées à transporter les voyageurs vers les gares du SS&CRR.

Les villages qui possèdent une gare doi-

vent aussi s'adapter afin de recevoir un nombre toujours croissant de visiteurs. Les hôtels, de plus en plus nombreux, offrent désormais un service de voitures hippomobiles pour les passagers du train, et on retrouve partout des écuries pour la location ou l'hébergement des chevaux utilisés par les voyageurs itinérants. À Waterloo, lors de la rénovation de l'hôtel *Foster House*, en 1874, on juge nécessaire de construire quatre-vingts emplacements pour les chevaux. À Granby, au début du XX^e siècle, on compte encore une cinquantaine de chevaux qui, à toute heure du jour, se tiennent prêts à satisfaire visiteurs et représentants de commerce.

Le chemin de fer facilite non seulement le déplacement des personnes mais aussi, et surtout, celui des marchandises. Il désenclave les économies régionales en donnant un meilleur accès aux grands centres. L'accroissement des échanges transforme des routes secondaires en voies économiques importantes et le transport par traction animale s'intensifie. Les métiers liés à l'utilisation du cheval deviennent plus que jamais nécessaires, et les fabricants de voitures, les forgerons, les selliers et les charretiers deviennent des rouages essentiels au bon fonctionnement du transport ferroviaire.

L'avènement du train n'annonce donc pas le déclin du cheval en tant qu'animal utilitaire, bien au contraire. Les cultivateurs, bouchers, boulangers, laitiers, hommes de métier, industriels et commerçants ont tous besoin du noble animal dans l'exercice de leur métier respectif. De plus, le cheval s'avère un complément obligatoire au nouveau système de transport alors en pleine expansion. Ce n'est qu'avec l'apparition des véhicules moteurs, quatre décennies après l'arrivée du chemin de fer en région, que la civilisation de l'automobile commencera à remplacer celle du cheval.

René Beaudin



L'hôtel Canada, rue Foster, à Waterloo.
 (Coll. SHHY)



Livraison de bière en fût au *Central Hotel* (1903), à Bromont (West Shefford).
 (Coll. SHHY)



La forge de *Philius Riendeau*, vers 1900, à Roxton Pond. (Coll. Denis Cloutier)

Les femmes du Beaver Hall

Depuis toujours, les artistes des centres urbains se recueillent dans la nature pour créer, loin de l'activité parfois trop intense de la ville. Plusieurs s'y rendent pour immortaliser des paysages sur des canevas ou s'y réfugient pour se ressourcer et y trouver l'inspiration. C'est ainsi que la région de Lac-Brome, au cours des années 1920 et 1930, deviendra un haut lieu de création artistique sous l'influence d'un groupe de femmes artistes peintres montréalaises, *The Beaver Hall Group*, qui jouera un rôle actif dans l'histoire de l'art au Canada.

À une époque où les Nord-Américaines pouvaient difficilement espérer atteindre le statut d'artiste professionnelle, le Groupe du Beaver Hall fut la première association dans laquelle ces dernières ont pu jouer le rôle principal ; en fait, ce sont elles qui en feront la renommée. À ses débuts, en 1921, ce groupe possède ses ateliers au 305, côte du Beaver Hall, à Montréal, et il est composé de onze hommes et de huit femmes, pour la plupart des anciens élèves anglophones ayant fréquenté le Art Association of Montréal et qui ont comme motivation profonde d'explorer une nouvelle approche du modernisme. À la suite de la dissolution du groupe, après une courte existence de deux ans qui devait néanmoins laisser son empreinte dans l'histoire de l'art canadien, six femmes, à qui se joindront bientôt quelques autres, décideront de poursuivre les rencontres. C'est ce regroupement, formé de Emily Coonan, Nora Collyer, Prudence Heward, Mabel Lockerby, Henrietta Mabel May, Kathleen Morris, Lilia Torrance Newton, Sa-

rah Robertson, Anne Savage et Ethel Seath qui donnera naissance aux femmes du Beaver Hall.

Plusieurs de ces femmes enseignaient les arts dans différentes écoles. Les plus âgées d'entre elles avaient exposé leurs œuvres au début des années 1910 et les plus jeunes avaient commencé à le faire après la Première Guerre mondiale. On disait alors d'elles qu'elles « n'étaient pas des artistes carriéristes, mais des femmes grandement talentueuses, des femmes d'une intelligence supérieure et d'une énergie vigoureuse ». Mais leur attitude avant-gardiste, c'est-à-dire loin des stéréotypes de l'époque, ne pouvait que déranger : majoritairement issues de *Pestablishment* montréalais, peu d'entre elles étaient mariées et l'une d'elles était même divorcée, chose rare pour l'époque. De plus, ces femmes cherchaient à s'imposer dans un milieu *a priori* masculin, ce qui bousculait les conventions.

Cette communauté d'artistes est rapidement devenue le pendant féminin du Groupe des Sept, avec qui elles ont partagé plusieurs expositions. Sur la scène internationale, les femmes du Beaver Hall participent, en 1924, à la *British Exhibition*, à Wembley, une exposition qui a permis à la peinture canadienne de se faire reconnaître par les critiques européens. Plusieurs des œuvres du groupe seront d'ailleurs acclamées aux États-Unis, en Australie et en Afrique du Sud, et certains établissements muséaux leur consacreront des rétrospectives.

Les femmes du Beaver Hall peignent des portraits, des natures mortes, des scènes urbaines, des paysages, selon leur inspiration.



Une œuvre de Nora Collyer, *Farm near Knowlton, P. Q., 1958.*

Ayant délaissé leur atelier du centre-ville montréalais, ces artistes, pour produire, se rassemblent à la maison de ville ou de campagne de l'une ou l'autre d'entre elles. Dans les Cantons-de-l'Est, c'est grâce à la famille de Nora Collyer que plusieurs membres du groupe ont l'occasion de séjourner à la ferme Hillcrest, dans la région de Foster. On ne s'étonne donc pas de retrouver certains paysages de la région du lac Brome dans l'œuvre de Collyer et de quelques-unes de ses compagnes. Parmi ces dernières, certaines décideront même de s'installer à demeure dans la région. Ainsi, Ethel Seath occupera une résidence près de Knowlton et Lilia Torrance Newton vivra à Cowansville jusqu'à son décès, en 1980.

Même si les femmes du Groupe du Beaver Hall atteignirent à leur époque une certaine notoriété dans le milieu artistique, ce n'est qu'avec le changement des mentalités, après la Deuxième Guerre mondiale, et avec l'avènement du mouvement féministe, dans les années 1960, que l'intérêt pour l'art canadien féminin débuta réellement.

Marie-Christine Bonneau

* Nora McCullough, National Gallery of Canada

Faites vos comptes

Bien qu'une unité monétaire spécifiquement canadienne circule depuis la fin des années 1850, ce n'est qu'avec l'entrée en vigueur de la *Loi sur l'uniformité de la monnaie*, le 1^{er} juillet 1871, que le dollar devient obligatoire au Canada. Avant cette loi, plusieurs monnaies de cours différents circulaient simultanément : dollar américain, dollar espagnol, livre française, livre sterling. Si on détecte la présence de toutes ces devises dans les archives régionales, l'unité monétaire la plus fréquemment utilisée était la livre (£) cours courant, dont on se servait pour établir la valeur des inventaires, acheter une propriété ou rémunérer les travailleurs. Cependant, peu de chercheurs amateurs savent comment calculer cette monnaie et la convertir en dollars.

Pour calculer avec la livre cours courant, il faut savoir que cette unité monétaire se divise en trois parties, la livre (*pound*), le chelin (*shilling*) et le denier (*pence*), que 12 deniers valent un chelin et que 20 chelins valent une livre. Pour convertir la livre en dollars, on doit se rappeler

qu'un chelin vaut 20 cents et qu'une livre vaut donc quatre dollars. Mais rien ne vaut un exemple concret... suivi d'un petit exercice.

Le 6 avril 1830, devant le notaire Richard Dickenson, Cushing Bowker, du *township* de Shefford, vendait de nombreux biens mobiliers à Horace Lyman et Gardner Childs, marchands de Shefford et Granby, pour la somme de 158 £, 8 shillings et 6 pences, « current money of this Province ». Étaient inclus dans cette transaction plusieurs animaux et outils agricoles dont une liste partielle apparaît ci-dessous.

	£	chelin	denier
2 chevaux	35	0	0
17 porcs	23	15	0
1 vache	4	5	0
11 moutons	7	2	6
4 poulains	7	5	0
1 attelage de bœufs	12	10	6
1 wagon	16	5	0
1 charrue	3	15	0
1 chaîne	0	11	0
3 tonnes de foin	3	15	0



(Coll. Banque du Canada, 1837)

À l'aide des informations déjà fournies, additionnez ces montants et convertissez la somme en dollars. La réponse se trouve à la fin des « Nouvelles brèves », en page 4.

Mario Gendron

L'historien régional

Société d'histoire de la Haute-Yamaska
135, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2V1
Téléphone : (450) 372-4500
Site Internet : <http://www.shhy.org>
Courriel : info@shhy.org
ISBN 2-9807338-1-4
ISSN 1708-7023
©2007 Société d'histoire de la Haute-Yamaska
Heures d'ouverture :
lundi, mardi, jeudi, vendredi de 9 h à 17 h
mercredi de 9 h à 21 h.
Carte de membre : 25 \$
Frais de recherche pour les non-membres : 5 \$
pour la journée.

40ans

Dans le cadre des célébrations entourant le quarantième anniversaire d'incorporation officielle de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, nous vous présentons ici le premier de quatre volets consacrés aux gens et aux événements qui ont aidé à construire l'organisme qu'on est en droit, aujourd'hui, de qualifier d'institution régionale. C'est à Johanne Rochon que revient le privilège et la tâche de nous faire connaître le bilan de ces années glorieuses ou difficiles.

Luc Racine, président de la SHHY

C'est en 1967 que la Société historique du comté de Shefford/Shefford County Historical Society, aujourd'hui connue sous le nom de Société d'histoire de la Haute-Yamaska, recevait ses lettres patentes et, ainsi, prenait officiellement naissance. Mais en fait, c'est en septembre 1965 que s'étaient amorcées les démarches pour la mise sur pied d'un organisme dédié à la diffusion de l'histoire régionale.

À l'instar des sociétés historiques des comtés de Brome et de Missisquoi, les initiateurs de la Société historique de Shefford s'étaient donné comme mission de recueillir témoignages et documents sur les familles pionnières de leur comté; ils souhaitaient aussi fonder un musée où seraient rassemblés, conservés et exposés divers objets représentatifs de la vie de ces familles. À cette époque, la principale préoccupation de la Société historique était donc de préserver et mettre en valeur la mémoire de la communauté anglo-saxonne du comté de Shefford. Chose qui ne surprend pas, en 1968, les anglophones représentaient 75% des quatre-vingts membres de l'organisme. Ces derniers venaient principalement des municipalités de Bromont (West Shefford), Waterloo, Granby et Roxton Pond (South Roxton).

La création de la Ville de Bromont, en 1964, n'est pas étran-

gère à la popularité immédiate de la Société historique du comté de Shefford. En effet, les grands projets de la famille Désourdy ont eu tôt fait d'ameuter la communauté anglophone de West Shefford, lui faisant craindre pour la tranquillité et le cachet culturel de son coin de



John Fanning, vice-président, Gérard Marcoux, (président ex-officio), Sydney Simms, président, Peter Dunn, vice-président, Linda A. Kearns, secrétaire-trésorière, Noëlla Marcoux, secrétaire correspondante. Absent : Constant Bagordo, conservateur et Pierre Horace Boivin, président-honoraire.

(*La Voix de l'Est*, 11 nov. 1967)

pays. La tension atteint son paroxysme l'année suivante, lorsqu'on apprend le projet de fusion de West Shefford et de Bromont, qui entraînera la disparition du nom séculaire du village. Outrés des méthodes cavalières dont ils disent avoir été victimes à cette occasion, fragilisés dans leur identité, plusieurs de ces anglophones, Mme T. Bancroft en tête, vont trouver refuge au sein de la Société historique du comté de Shefford, désormais perçue comme l'un des derniers bastions dans le maintien de la tradition anglo-saxonne en région.

Au cours de ses premières années d'existence, les activités de l'organisme se résument à quelques articles de recherche de Linda Kearns, de West Shefford, et Gérard Marcoux, de Granby, publiés dans le *Leader Mail* et *La Voix de l'Est*, et à quelques conférences de Sidney Simms, président de la Société en 1968. Mais bientôt, le manque de documentation, l'absence de formation chez les chercheurs, de même que des problèmes de financement et de recrutement, particulièrement auprès des francophones, viennent à bout des meilleures volontés. En 1969, la Société historique du comté de Shefford/Shefford County Historical Society ne donne plus signe de vie.

Johanne Rochon

(Suite au prochain numéro)

La préservation des petits cimetières de la MRC de la Haute-Yamaska

Anglicans, baptistes, méthodistes, multiconfessionnels ou familiaux, situés à flanc de colline, isolés le long d'une route nationale ou perdus dans un champ, souvent sans communauté ou famille ayant la capacité de les entretenir convenablement, les quatorze cimetières protestants identifiés dans la Haute-Yamaska constituent un héritage fragile, et ce, même si leur état de conservation est encore bon dans l'ensemble. Sur le plan formel, chacun des cimetières recensés possède sa personnalité propre, reflet des préférences et, surtout, des moyens financiers des diverses familles qui composent la communauté. En bref, les cimetières protestants constituent un témoignage précieux et émouvant sur des familles pionnières dont les noms, bien souvent, n'ont plus de résonance. Voilà sans aucun doute un attrait à inclure dans tout circuit patrimonial et historique régional.



Cimetière de Bérée (vers 1851), Roxton Pond. Cimetière protestant. Le cimetière de Bérée rappelle l'existence d'une petite communauté protestante francophone, rassemblée autour d'une école et de quelques résidences dans les premiers lots du Quatrième Rang et du Cinquième Rang du canton de Milton.



North Shefford Cemetery (vers 1832), rue Brosseau, Saint-Joachim (Savage Mills). Cimetière anglican. Situé un peu au sud de l'église St. Peter, le cimetière de North Shefford reste un témoin privilégié de l'histoire de Savage Mills.



Shefford Mountain Cemetery (vers 1807) chemin Saxby Nord, Canton de Shefford. Cimetière protestant. Situé au pied de la montagne qui lui donne son nom, le petit cimetière de Shefford Mountain a servi de lieu de sépulture pour les premiers résidents protestants de Saxby Corner et de la région environnante.

Photos : Chantal Lefebvre

Mario Gendron, *Étude du patrimoine rural de la Haute-Yamaska*, SHHY, 2007

Les Pépin de Saxby Corner

Le traitement des fonds d'archives permet de découvrir des familles et des individus qui, autrement, nous seraient inconnus. C'est le cas, par exemple, d'Octave Pépin, le premier à s'installer à Saxby Corner dans le canton de Shefford, en 1855, et d'Arthur Pépin, le dernier du nom à habiter la ferme familiale, dans les années 1960. Évoquons à grands traits l'histoire du deuxième.

Arthur Hoyt Pépin, né le 9 avril 1895, est le cadet d'une famille de trois enfants issus du mariage d'Édouard Pépin et d'Ella Louise Runnels. En 1905, le père, qui pratique le métier de tailleur de pierre, achète la propriété de son oncle Octave Pépin, à Saxby Corner.

C'est à l'école de rang, voisine de la propriété familiale, qu'Arthur Pépin complète son cours primaire. Il se rend ensuite dans l'est de Montréal afin de poursuivre ses études secondaires à la Pointe-aux-Trembles Mission School, un collège d'enseignement méthodiste. Sa formation secondaire terminée avec distinction, il s'inscrit à la faculté d'études commerciales de l'université McGill.

Mettant à profit sa formation universitaire, Arthur Pépin entre, en 1922, à l'emploi de la compagnie canadienne d'ustensiles de cuisine *Northern Aluminum Co.* Rapidement, il gravit les échelons et devient le responsable des ventes pour la province de Québec ; à ce titre, il a la responsabilité de diriger l'équipe de vendeurs itinérants. Tout en s'occupant de sa

carrière, il commence à s'impliquer dans la vente de véhicules automobiles à partir de 1927, une décision qui lui causera de multiples ennuis.

C'est chez *Mile End Motors*, à Montréal, qu'Arthur Pépin fait ses premières armes dans la vente de véhicules automobiles. L'année suivante, il se joint à un certain Charles G. Baehler pour mettre sur pied une succursale de produits Ford sous la raison sociale de *St. Lawrence Motors*. Mais dès le départ, Arthur Pépin



L'équipe de vendeurs de la *Northern Aluminum Co.*, au milieu des années 1920.

éprouve des difficultés financières ; en 1929, il n'a plus d'autre choix que de céder à son partenaire ses parts dans l'entreprise.

L'année suivante, il s'installe dans le quartier Rosemont et se lance, cette fois, dans la vente de voitures d'occasion. Mais, comme si le sort s'acharnait sur lui, la crise économique

éclate et les mauvaises créances l'empêchent bientôt de payer ses fournisseurs. À maintes reprises, il se retrouve devant les tribunaux pour des factures impayées et le recouvrement de comptes en souffrance.

Des difficultés financières qui ne semblent pas vouloir se résorber l'incitent à abandonner le secteur de la vente d'automobiles et à retourner dans son coin de pays. En 1936, il acquiert donc de sa mère la ferme familiale qu'il nomme aussitôt *Willow Farm* pour souligner la présence de nombreux saules pleureurs dans l'endroit. Arthur Pépin prend sa retraite en 1965 et va s'installer au village de Foster, dans le comté de Brome, où il décède sans laisser d'héritier, le 5 février 1983.

Richard Racine

Nouvelles acquisitions pour les généalogistes

C'est avec plaisir que nous annonçons que les généalogistes peuvent maintenant profiter des informations contenues dans la base de données BMS 2000 à partir de nos ordinateurs. Cet instrument de recherche complète bien les nombreuses autres bases de données informatisées accessibles à la Société d'histoire.

Monsieur René Pincince qui, entre 2000 et 2006, a compilé les avis de décès parus dans *La Voix de l'Est*, nous en a gracieusement offert une copie.

Nouvelles brèves

Malgré la fermeture du **couvent de la Présentation de Marie** au mois de juin prochain, la maison d'enseignement ne tombera pas dans l'oubli. Des discussions avec la direction sont en cours pour l'acquisition des archives de la PM. Les modalités du transfert seront établies après la fermeture des classes.

Après avoir servi de nombreuses années comme **députés des circonscriptions provinciales de Shefford et de Johnson**, le premier pour le Parti libéral, le second pour le Parti québécois, **Bernard Brodeur et Claude Boucher** nous légueront prochainement une partie de leurs archives. Ces dernières témoignent du travail que les deux hommes ont accompli au sein de leur communauté respective.

La **municipalité de Roxton Pond** a conclu une entente avec la SHHY pour le dépôt des procès-verbaux des municipalités de la paroisse (1875) et du village de Sainte-Pudentienne (1886). Pour sa part, le maire de la municipalité, Raymond Loignon, nous a fait don d'un plan de l'usine Stanley qui date de 1930. C'est un document détaillé fort intéressant pour l'his-

toire de cette entreprise et de la municipalité.

À la suite des élections tenues lors de la dernière assemblée annuelle de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, le **conseil d'administration pour l'année 2007-2008** se compose de Luc Racine, président ; René Beaudin, vice-président ; Denis Lacroix, trésorier ; Lise Poirier, secrétaire, ainsi que des directeurs et directrices Jean Marquis, Chantal Lefebvre, Michel Perreault, Hélène Loignon et Pierre Simoneau. Avec trois des membres du CA qui viennent de Waterloo, Roxton Pond et Bromont, la représentation régionale est meilleure que jamais au sein de l'organisme.

La **politique culturelle de la Ville de Granby** a finalement été adoptée. C'est par l'entremise de son directeur général, Richard Racine, que la Société d'histoire sera représentée au Comité consultatif chargé de veiller à la mise en application de cette politique tant attendue par le tout le milieu granbyen de la culture.

Histoire et toponymie allant souvent de pair, le maire de Granby, Richard Goulet, a

offert la présidence du **Comité de toponymie** de la Ville à notre d.g., Richard Racine... qui ne pouvait pas refuser.

Pour marquer son **40^e anniversaire** d'incorporation, la Société d'histoire, conjointement avec la Fondation de la SHHY, organisera un **souper commémoratif** au cours de l'automne prochain. Nous ferons connaître à l'avance le lieu et la date de l'événement.

Fort de succès qu'elle a obtenu l'an dernier, la Fondation de la SHHY tiendra son deuxième **rallye historique** annuel le dimanche 14 octobre 2007. Le trajet permettra cette fois de visiter les municipalités de Saint-Joachim, Roxton Pond et Sainte-Cécile-de-Milton. Surveillez la publicité.

Contrairement à ce que nous annonçons dans notre dernier numéro, **l'histoire de Bromont** ne paraîtra pas cette année, le conseil municipal de Bromont ayant décidé de reporter cette publication à plus tard.

R. R. et J. R.

Réponse à la question de « Faites vos comptes » : 114 £, 4 chelins, 0 deniers, ou 456,80 \$